

## **S'aventurer dans les chicanes de la démocratie**

La pratique de la psychanalyse nous empêche-t-elle ou, au contraire, nous convie-t-elle à nous intéresser de plus près à ce qui se passe sur la scène du Politique ?

Le résultat des dernières élections en France révèle une nette poussée d'un parti qui prône le retour à un nationalisme étriqué, la fermeture des frontières aux migrants, le repli sur l'hexagone, le renforcement des mesures sécuritaires, etc.. Ses dirigeants tiennent en public ou en privé des propos virulents à connotations racistes, intégristes et homophobes, et ils entretiennent des alliances plus que douteuses avec des mouvements analogues à l'étranger. Ceci nous rappelle de mauvais souvenirs et fait craindre le retour au pouvoir d'une faction déterminée à imposer un programme fascisant, démagogique, simpliste et rétrograde. Les leçons de l'histoire nous poussent à prendre très au sérieux le développement rampant de thèses que l'on sait enfouies au plus profond de chacun, lesquelles, dans certaines circonstances, pourraient se prendre en masse dans l'esprit d'un peuple et accéder au pouvoir. Un régime démocratique oppose naturellement un certain nombre de chicanes qui freinent de telles dérives, mais l'expérience montre que la démocratie peut être prise à revers et servir à son tour de justification.

Un quart de la population française a toujours eu des idées voisines de celles du F.N. A ce titre, le score récent ne nous étonne pas. Mais ces opinions s'exprimaient jusqu'à une date récente essentiellement en privé. Cette fois elles se sont concrétisées dans un vote. On peut se demander ce qui a favorisé ce glissement. Il est bien sûr important d'en chercher les responsabilités politiques. Beaucoup de commentateurs pensent que la montée en puissance du FN est un signe parmi d'autres d'une crise profonde de nos institutions, et le reflet d'une corruption dans nos pratiques citoyennes. De notre côté, nous pouvons établir des corrélations entre cette dérive et ce que nous observons dans notre champ depuis deux décennies environ : la mise à l'écart de la psychanalyse hors des lieux de soin, l'enfermement de la folie dans des prescriptions de plus en plus invalidantes ou inspirées de conceptions exclusivement cognitivo-comportementalistes, un développement continu d'évaluations statistiques centrées dans les institutions sur la performance au détriment de la qualité relationnelle, un primat de « l'économique » sur « le Sujet », etc.. Le divorce de plus en plus évident entre l'éthique qui inspire notre travail en psychanalyse et ce genre de décisions administratives et politiques est un signe, il nous a déjà obligé à prendre position, à défendre le type de pratique qui est le nôtre. Mais serait-ce nécessaire d'aller plus loin, de rendre plus intelligible sur la place publique ce que la psychanalyse soutient d'essentiel chez l'individu, en précisant les conditions socio-politiques qui doivent être réunies pour qu'elle parvienne à se mettre au travail autrement que dans la clandestinité ?

Sur quels appuis extérieurs pouvons-nous compter ? Sans doute la philosophie, en tout cas une certaine philosophie. La crise que nous traversons n'est pas inédite, elle est la résurgence de problématiques voisines qui ont alimenté les débats philosophiques à diverses époques depuis l'antiquité. Elles portent sur la façon de concevoir l'humain, la place du « Sujet » et de celle que l'on réserve à « l'Autre », ou sur la fonction aliénante de l'emprise. De plus, la découverte de l'inconscient, son exploration depuis plus d'un siècle, font partie désormais de l'acquis culturel, elles ont révolutionné cette approche. La psychanalyse permet par exemple de rendre compte de l'étrange travail d'une pulsion de mort qui n'a pas d'âge, et qui, sous des masques divers, a le pouvoir

d'effacer le « Sujet » et de coloniser sa pensée. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'à son encounter des forces conservatrices puissantes s'opposent à l'influence de la psychanalyse dans le champ médical, social, économique et politique. Elles mettraient trop de choses en question, troubleraient trop la main mise de la pulsion de souveraineté sur la marche des institutions et la bonne marche des entreprises soumises aux lois cruelles du libéralisme.

Comment cependant ne pas nous laisser intimider ? Pour beaucoup d'entre nous, le recours à la psychanalyse a procuré des compétences autres, une disponibilité d'esprit différente. Nous avons pu sortir avec bonheur de crises personnelles plus ou moins fortes en constatant qu'elles nous avaient, par la force des choses, fait évoluer. Il y a lieu de le manifester davantage au grand jour. Non pas au titre du psychanalyste (réservons cette nomination à certains moments de la cure), mais comme simple analysant permanent de ce qui se passe tous les jours sur la scène sociale, sur laquelle nous pouvons être des acteurs muets, consentants, récalcitrants ou opposants. La psychanalyse ne saurait parler toute seule, il faut la faire émerger de son boudoir. Ceci peut très bien se faire dans la discrétion, sans prise de parole claironnante « au nom de la psychanalyse », mais comme citoyen.

Grâce à une intelligibilité différante de la situation, nous sommes peut-être capables en certaines circonstances de contribuer tant soit peu à déplisser ce qui, à d'autres, paraîtrait inéluctable, d'affronter les diverses marques de la perversion, et d'aider ainsi quelque peu la société à sortir de la crise économique et sociale par le haut, par la tête, et non par le bas, avec le recours à un « sauveur », un « chef », et son emprise corruptrice.

Car pour le moment, nous constatons surtout, en divers lieux de pouvoir, une régression quasi psychotique du mode de penser. La plupart des gens (politiques y compris) regardent « passer les trains », ou bien se disputent en attendant la solution. La stupeur empêche d'affronter la crise telle qu'elle se présente sur la scène sociale et politique, d'inventer des solutions, de prendre des risques. « Penser l'événement » suppose d'accepter un possible changement en soi, c'est le propre de la névrose que de le permettre, à l'encontre de la perversion qui en refuse l'idée.

Une certaine conception de la psychanalyse et une certaine conception de la démocratie se rejoignent sur des objectifs assez voisins. Aussi l'une et l'autre sont constamment mises en danger. La psychanalyse ne peut être un « establishment » respectable avec code d'entrée, langage châtié et dogmes, et la démocratie ne peut être une institution bâtie une fois pour toutes, ne laissant d'autre perspective au politique que d'atteindre le pouvoir pour l'exercer dans la souveraineté. A nous de faire évoluer l'une et l'autre. Rien n'est gagné ni perdu d'avance. La démocratie ne se résume pas en effet à l'exercice du pouvoir souverain par une majorité condescendante vis à vis d'une minorité, elle doit être le lieu d'un débat continu qui cherche à penser le réel dans l'intranquillité, et à anticiper les lendemains autrement qu'en imaginant établir un consensus définitif.

La déconstruction de la pulsion de souveraineté ne se fait pas seulement dans le cabinet de l'analyste, elle procède aussi de l'expression d'un dire collectif qui résiste à la perversion, et s'oppose à la dictature, à la corruption, et au colonialisme sous toutes ses formes. Démocratie et psychanalyse peuvent chercher ensemble les chemins de l'Hospitalité, de la Justice, de la Solidarité, trois notions qui sont constamment mises au travail, à des degrés divers, dans une psychanalyse, car elles ont aussi chacune leur envers dans les détails de notre vie quotidienne. Un pays ou un ensemble de pays ont besoin d'établir une direction pour construire une politique. Saurions-nous mettre ces notions au travail ensemble dans une réflexion théorico-clinique ?

Jean Cooren